

ESQUISSES BLIDEENNES

L'AID-ES-SRIR

Au Cimetière de Sidi-Ahmed-el-Kébir (Blida)

Une demi-heure de voiture sur une route poussiéreuse, brûlée de soleil, encombrée à chaque instant de pèlerins marchant par bandes comme des troupes de montons. Les uns vont, les autres reviennent déjà ; et la plupart d'entre eux sont nu pieds, tiennent à leurs mains leurs « sebatts » pour gagner un plus grand nombre d'indulgences.

Et ces hommes uniformément vêtus de blanc impriment un cachet bien original et bien exotique à ce chemin qui serpente entre deux montagnes arides, pierreuses et bizarrement découpées. Bientôt, la voiture nous débarque à l'entrée d'un sentier étroit qui nous mène au douar des Oulad Sidi-Ahmed-el-Kébir. Quelques pas encore et nous sommes arrivés : nous tournons un « gourbi » misérable et nous éprouvons un véritable émerveillement. Le paysage que nous avons sous les yeux est, en effet, singulier, fantastique, assez pareil à ceux qui sont décrits dans les contes féériques des Mille et une Nuits.

Sur la pente rapide d'une petite colline creusée par les pluies, bossuée par les éboulements, crevassée, ravinée par les tremblements de terre, ombragée d'arbres énormes et plusieurs fois séculaires, une foule grouillante et bariolée s'étage. C'est un fouillis de vêtements de toute nuance et de toute forme, depuis le burnous neigeux

jusqu'aux vêtements dérouleur des citadins ; un pêle-mêle d'hommes, d'enfants, de vieilles femmes, qui circulent à travers les étalages des marchands de sucrerie, de galettes, de lait aigre, parmi les chevaux entravés et broutant l'herbe tendre.

Sur des rochers, au sommet d'une espèce de cirque naturel entourant un olivier gigantesque ; séparées du reste de la foule par un large espace vide, des femmes, des mauresques voilées hermétiquement, sont groupées en rangs pressés. Accroupies en des poses bizarres qui nous paraissent étrangement voluptueuse, elles mangent des gâteaux au miel, ou causent entre elles comme des pies bavardes ; et les yeux qui brillent très grands et très noirs sous les « haïcks » entrebâillés indiquent seuls que ces paquets informes sont des créatures vivantes. De temps en temps elles poussent des cris aigus, des you-you joyeux qui sont des applaudissements à l'adresse des chanteurs sacrés et des musiciens, puis elles se mettent à jacasser sans écouter davantage les chants religieux qui s'élèvent jusqu'à elles.

Ils sont tristes, ces chants, comme tout chant arabe ; ils sont lents, très lents, et la continuelle répétition des mêmes syllabes « en a » leur donne une monotonie lugubre. Il n'est pas jusqu'aux modulations sourdes des flutes de roseau qui les accompagnent, et au résonnement des tambourins qui n'augmentent encore l'impression de tristesse vague qu'on éprouve. Comme si on entendait un chant funèbre et lorsque les gais you-you des femmes et les réponses des hommes « Amin » viennent marquer la fin d'une sourate, on est comme

allégé d'un poids et l'on grimpe allègrement jusqu'au tombeau de Sidi Ahmed el-Kebir.

Très drôle ce tombeau ! En bois découpé et ajouré. il présente la forme d'une petite kouba (khiba), surmontée d'un croissant doré. Sous les étoffes de cotonnade qui le recouvrent, il a une ressemblance vague avec les catafalques qu'on voit dans nos églises, et les étendards arborés aux quatre angles ont l'air, vu de loin à de gigantesques plumets. Les pèlerins arrivent, à travers les tombes basses, par longues théories. Après avoir payé l'offrande à l'« oukil » accroupi au pied du « tabout », ils s'affaissent sur leurs talons, passent la tête entre les portants du catafalque qu'ils embrassent dévotement, font brûler des parfums d'usage, puis récitent la profession de foi cependant que l'oukil, suivant leur générosité, chante un verset du Coran, ou fait les réponses et dit « fatah » en se passant la main sur la figure.

Mais pendant ce temps, des cris se font entendre au bas de la colline, dans le douar des Oulad Sidi-el-Kbir : c'est la diffah offerte aux pèlerins par les descendants du marabout. Déjà les mdadah et les musiciens, servis les premiers ont dit « hamdoulah en déclarant qu'ils étaient pleins ; déjà, le cadî, le muphti, tous les chefs religieux et civils, après avoir absorbé de copieuses rations d'un couscous délicat ont caressé leur barbe et exprimé leur satisfaction par des « rots » sonores accompagnés de louanges de Dieu ; le ligh life indigène, les pèlerins de marque ont été servis eux aussi : le tour des pauvres est donc arrivé. Place à la canaille ! laissez manger les affamés, ceux que l'appât d'un dîner copieux a chassés

de leurs montagnes, ceux qui sont venus de dix lieues à la ronde pour s'emplir le ventre et avoir, au moins une fois dans leur vie, le plaisir de manger à leur faim. Oh ! l'horrible foule et le hideux spectacle ! Tout un peuple de vagabonds, de misérables aux vêtements sales, à la physionomie bestiale et repoussante, se presse, se bouscule, se bat même avec l'énergie du désespoir pour prendre plutôt sa part du repas. Les yeux brillent de convoitise les dents se serrent les poitrines se halètent, les mains tremblent, les pieds trépigment dans l'attente éperdue de la nourriture ; et c'est vraiment une chose étrange que ce ramassis de haillonneux qui se meuvent silencieusement.

Et quelle voracité chez les mangeurs ! chacun d'eux engloutit d'énormes quantités de nourriture qu'il puise au plat commun avec les doigts à défaut de cuiller. La plupart même, dans la crainte de ne pouvoir assez tôt satisfaire leur faim emplissent leur « guelmouna » de viande, de pain, de semoule huileuse ; ceux qui n'ont pas de burnous, les pauvres diables en guenille glissent des poignées de couscous dans les plis de leur unique vêtement ; un gamin emplit son tarbouch crasseux qu'il remet ensuite sur sa tête ; une mendicante, sans souci de sa nudité étalée, entasse sa part du festin dans un pan de ses haillons ; et tous ces affamés se hâtent, se repaissent avec de sourds et indistincts grognements de satisfaction . Cependant, à l'écart, mollement étendus sur des tapis épais, les riches pèlerins boivent des tasses de raté en fumant des cigarettes. Ils écoutent des joueurs de clarinette et de guitare et les chants que fait entendre un nègre facétieux, qui danse avec de comiques

déhanchements et de bouffonnes grimaces. Ils regardent la foule qui grouille devant eux, cette populace à moitié nue qui étale au grand soleil sa pauvreté, ses maladies, ses plaies et sa vermine. La misère s'offre à eux là, sous son aspect le plus hideux et le plus repoussant ; mais ils ne la voient. Le spectacle qu'ils ont sous les yeux n'a rien qui leur paraissent humble ; car ils le considèrent à travers le prisme chatoyant d'optimisme que provoque toujours une heureuse digestion.

J. de MONTAIGLIN

Le TELL du 06/03/1897